
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00100220 3


LE · BON · TEMPS · VIENDRA

JUGEMENT DE PLUTON,

Sur les deux parties des nouveaux Dialog ues des Morts.

Bernard Le Bovier

Par Monsieur DE FONTENELLE, *de l'Academie Françoise.*



A PARIS, AU PALAIS,
Chez MICHEL BRUNET, dans la Grand'-Salle, au Mercure Galant.

M. DCC IV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSIEUR

L. M. D. S. A.



ONSIEUR,

Tenez m'en compte, si vous voulez; sans vous je n'eusse point fait le Juge-

ment de Pluton. Je vous ay dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ny en mesme temps de plus aisé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites-vous revenir quel-

*qu'un de ſon pre-
mier jugement?
Perſonne du mon-
de. Et puis, pour
quoy feroit-on reve-
nir les Gens? Leur
premier jugement a
ſouvent eſté fort
bon, & s'il ne l'a
pas eſté, ils revien-
nent d'eux meſmes*

avec un peu de temps. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord, qu'on en a assez à découvrir les défauts d'autruy. Tout paresseux que je suis, je voudrois estre gagé pour critiquer tous

les Livres qui ſe font. Quoy que l'employ paroiſſe aſſez étendu, je ſuis aſſuré qu'il me reſteroit encore du temps pour ne rien faire. Auſſi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle

un Critique dé-meſle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage Ou bien on n'en avoit pas encore apperçeu les de-fauts, & alors on ne convient pas a-vec luy qu'ils y ſoient ; ou bien on

les avoit apperçeus, & on luy oste la gloire de sa remarque. En un mot, ou il a esté prévenu par son Lecteur, ou il n'en est pas suivy. A ce compte, pourquoy ay-je fait une Critique? Est-ce pour

m'oppoſer au ſuccès des Dialogues des Morts? Je n'ay pas tant d'autorité auprès du Public. Eſt-ce pour montrer qu'il ſe trouve des defauts par tout? Ce ne ſeroit pas grande merveille. Eſt-ce enfin

pour donner à entendre que je ferois quelque chose de meilleur que ce que je critique? Moins encore cela que tout le reste. Quoy donc; Je ne sçay si on voudra bien croire que cette mauvaise Critique

des Dialogues des Morts que nous lûmes en manuſcrit vous & moy, cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en recompenſe diſoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus ſevere à l'égard

de l'Ouvrage, & plus honneste à l'égard de l'Autheur. Nos premieres pensées nous réjoüirent, & vous voulustes que je travaillasse. Je l'ay fait. Si je l'ay fait sans succés, je seray assez payez de la

peine que j'ay priſe, par le plaiſir de vous avoir prouvé que je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble
& tres-obéiſſant
Serviteur,
D. H.



JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS il n'y eut tant de désordre dans les Enfers. C'est une confusion que l'on auroit de

la peine à croire. Il y avoit auparavant diférens Quartiers, où l'on mettoit en ſemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur eſtoit convenable, ou bien ils ne diſoient mot; mais depuis qu'ils ont lû les Dialogues qu'on leur fait faire, tout eſt renverſé, les Courtiſanes ſe ſont jettées dans le Quartier des Héros,

& leur ont dit cent ſottiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a eſté fort offenſée. Les Sçavans qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traitez comme les Princes devoient traiter les Sçavans. Les rangs qui eſtoient reglez entre eux ſelon l'ordre naturel, ont eſté troublez, & l'on a veu Charles V. qui marchoit à la ſuite d'Eraſ-

me, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſçait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Arétin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point on croyoit qu'il ſe fuſt évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il eſtoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacreon, & Ariſtote qui

parloient enſemble, & dans le temps qu'il les querelloit, & qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le Quartier des Poëtes, & l'autre dans celuy des Philoſophes, il apperçeut proche de là Homere, & Eſope, qui eſtoient ſortis chacun de leur demeure pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures; & un peu plus loin

l'Empereur Adrien, & Margueritte d'Autriche, qui eſtoient venus des deux bouts de l'Enfer, dans le deſſein de ſe battre. Il vit bien qu'il ſeroit difficile de remedier à ce mal, & en attendant qu'il puſt remettre l'ordre dans ſon Empire, il voulut décharger ſa mauvaiſe humeur ſur le Livre qui avoit cauſé tant de troubles. Il réſolut

d'en faire la Critique publiquement ; mais comme il n'eſt pas trop fin ſur ces matieres, & qu'il n'a qu'un ſens commun aſſez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les Accuſations de tout le monde contre le Dialogue des Morts, & de former ſur cela ſon Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour

on jugeroit ce Livre dans ſon Palais ; que les Morts eſtoient conviez de s'y trouver ; mais que pour Lucien, & les trente-ſix Morts intéreſſez dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquaſſent pas abſolument.

Le jour venu, l'Aſſemblée fut nombreuſe. Pluton eſtoit aſſis ſur ſon Trône, avec un air fort chagrin. Il bâil-

loit à chaque moment parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il se plaignoit mesme d'une grosse migraine, qui luy estoit venuë de ce qu'il avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante estoient à ses costez, plus renfrognez & plus sombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts gardoient un profond silence, lors que Pluton se leva, &

fit cette terrible & courte Harangue.

Morts. Où diable l'Auteur des Dialogues a-t'il pris que j'étois usé? Je luy feray voir qu'il n'en eſt rien. Que tout l'Enfer ſoit témoin de ma vangeance, & que le bruit en aille juſqu'à la Boutique de Brunet.

Il n'en dit pas davantage. Auſſi-toſt voila je ne ſçay combien d'Accuſateurs qui commen-

cent à parler tous à la fois. Eaque leur fit ſigne de ſe taire, & dit qu'il auroit ſoin de faire parler chacun en ſon rang; & meſme pour obſerver un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre euſt eſté condamné ſans avoir eſté défendu, il ordonna à Lucien de repréſenter l'Autheur des Nouveaux Dialogues, &

de répondre pour luy; mais Lucien déclara nettement qu'il ne ſe vouloit point charger de cela. Quoy, luy dit Eaque, vous eſtes le Héros du Livre, c'eſt à vous qu'il eſt dedié, & vous ne le voudrez-pas défendre? Il faut que celuy à qui s'adreſſe l'Epître dédicatoire, paye ou protége. Vous n'avez rien donné à voſtre Auteur, protégez-le donc

tout au moins. Je ne ſuis engagé à faire ny l'un ny l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pû trouver un autre Héros que moy, il l'auroit pris. Il n'a choiſy un Mort, que faute de Vivans; & puis, qui vous a dit que les Epiſtres dédicatoires obligeaſſent à quelque choſe? Informez vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que

je vois icy, dont le nom eſt à la teſte d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chriſippe qui eſtoit préſent, & qui outre qu'il eſt naturellement chagrin, n'a pas trop de ſujet d'eſtre des Amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raiſon de ne pas vouloir faire le perſonnage d'Avocat, dans un Jugement où il euſt dû pa-

roiſtre luy meſme en qualité de Criminel; que c'eſtoit luy qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de ſon Imitateur, pouvoient fort juſtement eſtre miſes ſur ſon compte, & qu'on luy donneroit peut eſtre de la peine à lui meſme ſi l'on vouloit examiner ſes propres Dialogues. Plu-

ton qui eſtoit de mauvaiſe humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fit le Procés à ceux meſmes de Lucien; & Chriſippe ravy d'avoir une occaſion de ſe vanger, continua ainſi.

Je voy, dit il que Lucien ſe prépare à m'écouter avec un air railleur, & dédaigneux. Il eſt vray qu'il a eu les Rieurs pour luy en l'au-

tre

tre monde, mais je ne ſçay s'il les aura en celuy-cy. Il eſt du nombre de ces Plaiſans, fort ſujets aux repetitions, & qui n'ont qu'un meſme ton de plaiſanterie. On luy dit dans l'Epiſtre qu'on luy adreſſe, *Qu'on eſt bien fâché qu'il euſt épuisé toutes ses belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philo-*

ſophes affectent de faire paroiſtre en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens, qui meurent avant les Viellards dont ils croyent heriter, & à qui ils faiſoient la cour. Je vous aſſure que quelque tentation qu'euſt dû avoir ſon Imitateur de retoucher un peu à ces matieres-là, il ne luy euſt pas eſté poſſible de le faire. Lucien y a donné bon

ordre, il a tourné ſes ſujets en mille manieres toutes fort ſemblables. Sur tout combien de Dialogues ſur ces pauvres Heritiers trompez? Qui l'obligeroit à dire toûjours des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-eſtre à une petite demy douzaine de Dialogues de Morts. Pour moy, j'opinerois qu'à cauſe de ſes repétitions, on le miſt icy en la place

de Sisiphe, & qu'on luy donnât cette grosse Pierre à tourner & à retourner sans fin, comme il a fait ses Sujets. Tous les Morts se mirent à rire. Lucien rit aussi, mais ce n'estoit point de bonne grace. Chrisippe encouragé par ce petit applaudissement, vouloit poursuivre; mais Rhadamante qui est un Juge exact, & qui ne per-

met pas que l'on s'éloigne jamais du Fait dont il s'agit, dit fort ſevérement: Il n'eſt pas icy queſtion de Lucien. Sa réputation eſt faite; ſi l'on s'y vouloit oppoſer, il falloit s'en aviſer plûtoſt. Vous eſtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus ſevére que celuy de Rhadamante. Et ces Meſſieurs les Faiſeurs de Dialo-

gues ménagent-ils les réputations les plus anciennes ? Quelle égard a-t-on eu pour moy ? Je ſuis un Mort de ſeize cens ans, admiré pendant ſeize cens ans, & au bout de ce temps-là on vient m'inquiéter ſur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Autheur d'un petit Livre. *Elle eſt trop guindée*, dit-il, je mourus trop ſérieuſement.

Je ne fus pas aſſez réjoüiſſant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme euſt pû faire un vray Philoſophe; je ne m'aviſay point de dire.

Ma petite Ame, ma Mignonne.

Enfin, ce qui gaſte tout, je ne ronflay point. Il eſt pourtant ſûr que je donnay ordre à tout ſans aucun trouble; que je diféray à me tuer, & que je

ne lûs deux fois ce Dialogue de Platon que pour attendre qu'on m'euſt aporté des nouvelles de mes Amis qui s'eſtoient mis ſur la Mer, & qui tâchoient de ſe dérober à Céſar; que dés qu'on me les eut apportées, je me donnay le coup. Comment donc cette Homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous faſſe la grace de nous donner

ner le modele d'une mort qui luy plaiſe, afin qu'on ſe regle là-deſſus, & qu'un Héros ſoit ſeûr de ſon fait quand il luy prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des Vers, car il y en a dans les deux Morts dont il paroiſt content? Les grands Hommes ſeront-ils obligez à dire des ſottiſes à leur ame, & les Filles à ſe plaindre de leur virginité

gardé malgré elles? A-ce esté pour nous proposer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu se moquer du jugement que dix sept siecles avoient prononcé sur ma mort? Où est le respect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ses Héros?

Toute l'Assemblée commençoit à estre émuë de la vehémence

avec laquelle Caton haranguoit ; mais l'Empereur Adrien ſe leva, & dit froidement. Ne faites point tant de bruit pour les intereſts de l'Antiquité, elle n'a point lieu de ſe plaindre du nouvel Autheur des Dialogues. Il vous dégrade à la verité, & vous oſte voſtre rang de Heros ; mais l'Antiquité n'y perd rien, car il me met auſſi-toſt en

voſtre place, moy qui n'eſtois point auparavant compté pour un Héros, par la maniere dont j'eſtois mort. J'en demande pardon a la bonne Compagnie qui eſt icy ; mais j'eus bien de la peine à me réſoudre à la venir trouver. Je fus extrémement inquiet pendant ma maladie. Je voulois abſolument que les Medecins imaginaſſent un

moyen de me faire vivre, & je ſuis fort obligé à l'Autheur des Dialogues de m'avoir fait grace ſur tout cela. Auſſi je vous aſſure que ſon Livre eſt fort joly, & que je me plais fort à le lire. Il me conſole de tous ceux que je ſçay qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut deſeſperer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plûpart

des Hiſtoires, & aprés je ne ſçay combien de temps, me voila ſans y penſer devenu Héros. Oüy, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-la, répondit Caton. Oh, reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde, c'eſt la Loy commune. Les Autheurs ſon maiſtre de leurs graces, ils les diſtribuënt à qui bon leur ſemble.

Sur cela Pluton redoubla ſon ſérieux, & défendit à Adrien de débiter des maximes ſi dangereuſes; & pour regler ce qui eſtoit en conteſtation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante,

Qu'il n'eſtoit point permis de changer les caracteres, & de faire Adrien de Caton, &

Caton d'Adrien, même sous prétexte de compensation, ou pour remettre d'un costé ce qu'on osteroit de l'autre.

Aprés cet Arrest, Caton cria qu'on laissoit encore indécise la principale Question, qui estoit le mépris de l'Antiquité; qu'à moins que l'on n'y mist ordre, il n'y avoit point de

Morts ſi vénerables qui puſſent eſtre à l'abry des plaiſanteries; qu'il falloit limiter un temps dans lequel une belle action paſſeroit pour eſtre conſacrée, & ne ſeroit plus ſujette à la cenſure. Auſſi-toſt Aléxandre, Homere, Ariſtote, Virgile, ſe mirent à demander la même choſe que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à ſe

tirer tout doucement de la foule, & à s'évader ; mais Aléxandre cria qu'on l'empeſchaſt de ſortir. Ce n'eſt pas ſans raiſon, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit eſtre loin d'icy. La Queſtion que l'on traite, le regarde ; il a appris à ſon Copiſte à ne reſpecter rien de tout ce que le monde reſpecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoiſt

de plus grand, & de plus élevé; le Copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand Homme, le Copiste un autre; mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux Autheurs. C'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'étoit déja souvenu de

moy dans ſes plaiſanteries, mais ſon prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque choſe, & que j'étois aſſez illuſtre pour dévoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiſeurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon Pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celuy-cy me fait

insulter par Phriné. On ne seroit pas surpris que Phriné voulût apprendre à une jeune Personne l'art de la coquetterie, mais qu'elle m'apprenne à moy l'art militaire! Phriné pouvoit prétendre à regler le nombre des conquestes d'une Courtisane naissante, & luy dire, *Ne recevez point tant d'Amans à la fois, c'en est trop, il en arrivera quelque*

desordre; Mais Phriné régle le nombre de mes Conquestes, & me dit *Vous ne deviez point songer à la Perse, ni aux Indes, il ne vous falloit que la Grece, les Isles voisines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Asie Mineure.* Enfin Phriné entend si bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit esté. N'en est-il rien, *Petite*

Conquérante, dit-il en ſe tournant vers elle ? *Petite Conquérante*, répondez-donc, où en aviez vous tant appris ? Phriné répondit toute en colere: J'ay déja dit je-ne-ſçay-combien de fois que je ne voulois point qu'on m'appellaſt *la Petite Conquérante.* Tous ces Morts me viennent rire au nez en me donnant ce nom-là, mais je prétens bien

qu'ils s'en corrigent, car l'Autheur des Nouveaux Dialogues luy-mesme s'en est corrigé, & on m'a dit que dans sa seconde Edition je ne suis plus *une petite Conquerante*, mais *une aimable Conquerante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaisir, on m'appelleroit *jollie Femme*. Je voy que toutes ces Femmes de bien, & qui avec cela n'ont

n'ont pas laiſſé d'eſtre agreables, ſont au deſeſpoir de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les Dïalogues. Elles prétendoient en eſtre en poſſeſſion, & il eſt vray qu'on ne l'avoit jamais donnée à une Perſonne de mon métier; mais enfin je ſuis ravie que leur vanité ait eſté rabatuë; & que parmy toutes celles de mon eſpece, on

ait fait choix de moy pour eſtre la premiere que l'on nommaſt *jolie Femme*. Hé bien donc, reprit Aléxandre, *l'aimable Conquérante, la jolie Femme*, ou tout ce qu'il vous plaira; dites-nous où vous aviez pris des raiſonnemens ſi profonds; car il paroiſt bien que vous eſtes une bonne teſte, quand vous mettez les Conquérans au deſſous des Femmes,

parce que les Conquérans ont beſoin d'Armées pour leurs entrepriſes, & que les Femmes n'en ont pas beſoin pour les leurs; que vous eſtiez ſeule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expeditions, & que je n'eſtois pas le ſeul qui agiſt dans les miennes.
Laiſſez-moy en repos répondit Phriné. Je ne veux diſputer avec vous que

dans les Nouveaux Dia logues, où l'on ne vous donne pas trop d'eſprit, mais icy, vous eſtes un vray Sophiſte. Je croy que c'eſt parce que vous eſtes ſous les yeux de voſtre Précepteur Ariſtote. Auſſi-toſt Pluton prononça.

Que Phriné ne ſe meſleroit que de ſon métier.

Et elle, en faiſant une grande révérence, répondit, tres-volontiers.

Ariſtote dans le meſme moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'egard d'Anacreon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Diſciple, diſoit-il. On luy a mis en teſte une Courtiſane, & à moy un vieux Débauché, & c'eſt le vieux Débau ché qui me fait

la Leçon ſur la Philoſophie, comme c'eſt la Courtiſane qu'il la fait à Aléxandre ſur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues, c'eſt une regle infaillible que vous trouverez toûjours tout renverſé. Du moment que vous voyez enſemble un Sage & un Fou, aſſurez-vous que le Fou ſera bien au-deſſus du Sage. Si l'Auteur s'a-

viſe d'aſſortir enſemble Agamemnon & Therſite, ſoyez ſûr qu'Agamemnon n'en ſortira pas à ſon honneur. Sur ce pié-la, vous ne devez pas eſtre étonnez qu'on m'envoye à l'Ecole d'Anacreon, qu'Anacreon me définiſſe la Philoſophie *un Art de chanter & de boire*, & change Licée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renverſement,

dans un livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte ſur Aléxandre. auſſi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacreon a tout l'avantage; je me plains de ce que je ne ſçay pas du moins le lui diſputer un peu; je me plains de ce que je ſuis un Sot. Quoy, n'avoir pas un ſeul mot à lui répondre! Eſtre confondu par

par ſa Chanſonnette? Où ſont tous mes Livres? ne me fourniſſoient-ils rien dont je pûſſe me ſervir? Avois-je perdu la parole, ou la mémoire? Toy-meſme Anacreon, pour te redire un bon mot qui a eſté dit dans noſtre Grece, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu? Point-du-tout, répondit Anacréon; quand je lûs le titre de

noſtre Dialogue, je tremblay. Je crûs que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité ; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'eſtoit moy qui eſtois le Docteur du Dialogue. J'ay donné commiſſion à tous les chers Diſciples que j'ay eus dans l'autre Monde, de bien boire à la ſanté de l'Auteur, de déclarer

la guerre à tous les Péripareticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Siſtéme de Philoſophie dans l'Univerſité.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faiſoit que badiner, & qu'il ne diſoit rien de ſérieux pour la défenſe du Dialogue, il déclara

Qu'un Dialogue ne ſeroit point composé

d'Anacréon, qui parleroit tout ſeul; qu'Ariſtote ſeroit obligé de luy répondre, & qu'une petite Chanſon ne ſeroit point du meſme poids que quantité de gros Infolio.

Virgile prit auſſi-toſt la parole, pour ſe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ſes Georgiques, où il fai-

ſoit un Compliment a Auguſte. Vous faites le plaiſant, dit-il à Arétin. Vous vous réjoüiſſez ſur cette Fille de Thétis, & ſur ce Scorpion. Cela auroit pû paroître extraordinaire, s'il euſt eſté dit dans voſtre Siecle; mais dans le mien, c'eſtoit comme ſi j'euſſe loüé Auguſte ſur ſa valeur, & ſur ſa conduite. Fort bien, dit Arétin. L'Autheur des Dialo-

gues a dit que les Belles ſont de tout Païs, & moy je dis que les ſottiſes ſont de tous les Siécles. Vous ſeriez bien heureux d'avoir eſté ancien, pour avoir droit de dire des choſes, que nous autres Modernes nous n'euſſions oſé dire. Mais, Seigneur Arétin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Hiſtoire Romaine. N'avez-vous jamais

oüy parler de ces Apothéoſes qu'on faiſoit pour les Empereurs? Céſar eſtoit devenu une Etoile aprés ſa mort; on pouvoit prédire à Auguſte une deſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement que la mode des Apothéoſes eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Arétin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces

Apothéoſes. Vous pouviez loüer Auguſte d'une maniere ſimple & naturelle, ſans luy prédire ces honneurs impertinens qui l'attendoient aprés ſa mort; mais parce que l'Apothéoſe eſt beaucoup plus ſurprenante, & moins raiſonnable, vous ne manquez pas de la choiſir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéoſe fût raiſonna-

ble ou non, il ſuffit que c'eſtoit une coûtume reçuë chez les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Arétin. A peine le Peuple le plus igorant eûtil eſté la dupe de cette ſottiſe-là. Je le veux bien, repliqua Virgile, mais répondez-moy juſte. Les Romains avoient-ils moins de foy à ces Apothéoſes, qu'à tout ce que l'on con-

toit des Champs Elisées? Non, répondit Arétin, je ne croy pas que les Champs Elisées fussent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la maniere dont je loüe Caton, en disant *qu'il préside à l'Assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont séparez d'avec les autres*. Si les Champs Elisées, aussi-bien que

les Apothéoſes ne paſſoient que pour des fadaiſes, la loüange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguſte, Oh! dit auſſi-toſt Arétin, la loüange que vous donnez à Caton, veut ſeulement dire que s'il y avoit des Champs Eliſées, on y ſépareroit les Gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la teſte de cette Compa-

gnie. Hé-bien, répondit Virgile, la loüange que j'ay donnée à Auguste, vouloit dire aussi que si les grands Hommes estoient receus aprés leur mort parmy les Divinitez on respecteroit assez, Auguste pour luy laisser choisir le rang, & l'employ qu'il luy plairoit. L'une & l'autre loüange est fondée sur une supposition, & l'une de ces suppositions n'est

pas plus impoſſible que l'autre. En verité, mon amy Arétin, voicy un mauvais pas dont vous ne vous tirerez-pas aiſſément. Croyez-moy, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaiſanter.

Caton qui eſtoit fort aigry contre le nouvel Autheur, ſe ſouvint que dans le meſme endroit dont il s'agiſſoit entre Virgile & Adrien, il y

avoit encore une contradiction, & se mit á déclamer tout de nouveau avec beacoup de force. On approuve, disoit-il, la loüange que Virgile m'a donnée. Elle est donc juste,& vraye dans les principes de l'Autheur, qui demande tant de choses aux loüanges. Je suis donc le plus honneste Homme de tout les Gens de bien. Je n'ay

donc pas esté un lâche, qui n'ait osé ny vivre ny mourir de bonne-grace. Ne m'établira-t-on point de caractere? Ne me dira-t-on point ce que l'on veut que je sois?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant; Il faut bien défendre contre Caton, ce pauvre Autheur qui n'est pas icy. Il s'est contre-

dit eſt il vray ; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien ſecontrediſoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a veu deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagin, regrettant ſa Famille, & pleurant comme un Enfant

Enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-la, horſmis ce Menippe à qui il parle, & moy. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de meſme, il n'y a que les ſept Sages, Gens qui ne ſont pas tout à fait irréprochables, comme on ſçait, qui ſoient morts gayement, & qui faſſent voir dans les En-

fers qu'il ſont contens de leur condition. Me voila donc exclus du nombre des vrais Philoſophes, & d'ailleurs Cerbere en a plus veu qu'il ne dit. Il paroiſt aſſez que l'Autheur des Nouveaux Dialogues a crû qu'il eſtoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avoüer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extréme-

ment tort de ſe plaindre de luy, je ne me plains ſeulement pas de Lucien qui n'a aucune excuſe, luy qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne.

Lucien qui veritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point ſe commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre, ny de ſe juſtifier; &

Pluton voyant ſon ſilence, déclara

Qu'il défendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ny de dire du bien de perſonne, de peur des contradictions.

Apres cela, Homere fit ſigne qu'on l'écoûtaſt, & dit d'une maniere aſſez tranquille,

Qu'il avoit laiſſé parler ceux qui eſtoient les plus preſſez de faire leurs plainte ; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant luy ; que Lucien, & ſon Imitateur, l'avoient aſſez maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien ; que du moins quand Lucien avoit voulu dire du mal

d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere; mais que chez le nouvel Autheur, c'eſtoit luy qui diſoit du mal de luy meſme, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu fineſſe à rien, & qu'on luy faiſoit trop d'honneur d'y en attendre; qu'il auroit bien ſouhaité qu'on luy euſt dit ſi l'Autheur avoit receu de luy un

pouvoir de le faire parler de la ſorte; qu autrement il deſavoüoit tout, & qu'il entreprenoit de ſoûtenir que ſes Ouvrages eſtoient pleins de miſteres, & d'allégories; que ſi l'on ne réprimoit cette licence des Autheurs, Achille avouëroit bientoſt qu'il mourroit de peur dans le combat; & Pénelope qu'elle avoit favoriſé tous ſes

Amans dans l'abſence d'Uliſſe; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui puſt s'aſſurer de n'eſtre pas reſſuſcité quelque jour, pour ſe décrier luy-meſme.

Les pleintes d'Homere parurent ſi juſtes, & de plus ſon autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, ſans écouter Eſope qui vouloit répondre, défendit

Que l'on fiſt jamais parler perſonne contre ſoy-meſme, à moins que d'en avoir une Procuration en bonne forme.

Mais Homere n'eſtoit pas encore content. Il fit ſouvenir Pluton qu'il faloit vanger l'Antiquité des inſultes que les deux Autheurs des Dialogues

G

luy avoient faits en cent endroits. Quoy, disoit-il, Lucien n'a pas respecté mon nom, qui s'estoit déja étably pendant plus de mille années? L'Imitateur de Lucien encore plus hardy que luy, ne respecte pas ce mesme nom, qui a présentement une antiquité de prés de trois mille ans? Ce nombre infiny d'Hommes, qui dans une si longue suite

de ſiecles ont adoré mes Ouvrages, c'eſtoient donc des Foux? On condamne en un moment, & ſans y faire trop de réfléxion, tant de jugemens qui ont tous eſté conformes. La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient auſſi. Ceux qui ſeront d'avis contraire, n'oſent le

déclarer. Je n'ay qu'un mot à dire. Qu'on me faſſe entendre comment j'ay pû avoir une ſi grande réputation ſans la mériter, & je croiray en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fut ſecondé de je-ne-ſçay-combien d'Anciens qui eſtoient tous fort offenſez du peu d'égards que l'on avoit eu pour eux. Chacun repréſentoit avec

indignation le nombre d'années qui parloit pour luy & accabloit les Juges de la quantité de témoignages qu'on portoit en sa faveur. Enfin Pluton ayant plus déliberé qu'à l'ordinaire sur l'Arrest qu'il alloit rendre, ordonna

Que les Anciens seroient toûjours vénérables; que Lucien qui estoit un des premiers

qui se fussent revoltez contre eux, ne joüiroit point des privileges de l'Antiquité, & seroit toûjours sujet à la critique, & que quiconque voudroit à son exemple, médire des Anciens, seroit obigé de reconnoistre publiquement qu'il trouveroit bon qu'on le traitast de méchant Autheur, quand mesme il arriveroit que ses

Ouvrages ſeroient generalement approuvez, & avouëroit qu'il n'auroit pas réuſſi dans ſon entrepriſe, pour avoir eu l'eſtime du Public.

Enſuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient eſté auparavant dans un grand ſilence. Tout le monde preſta l'oreille. C'eſtoit

le Duc d'Alençon, qui diſoit à Elizabeth d'Angleterre; Quoy, Voſtre Majeſté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle; Voſtre Majeſté ne parlera point, mais je ſuplie Voſtre Majeſté de me permettre de parler. Je n'agiray, & je ne paroiſtray agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Voſtre Ma-

jeſté, je ne puis ſouffrir que Voſtre Majeſté ait eſté offenſée en mon nom.

Tous les morts ſe mirent à rire d'entendre repéter tant de fois *Vôtre Majeſté*; & de plus, ces titres-là ne ſont guére uſitez dans la Langue du Païs. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort ſerieuſement de ſe juſtifier, & dit qu'il ne traitoit la

Reyne avec des reſpects ſi profonds, & ſi peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de politeſſe qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de ſon honneur à ne pas laiſſer croire qu'il euſt ſceu ſi peu vivre; qu'il ne vouloit point qu'on le priſt pour un Homme qui puſt reprocher à des Reynes en propres

termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'eſt ſur cela, continua-t-il, que nous eſtions tout-à-l'heure en conteſtation Elizabeth & moy. Je voulois demander raiſon pour elle de l'injure qu'on luy a faite; mais elle s'obſtine à dire qu'une Femme doit toûjours éviter ces ſortes d'éclairciſſemens, & qu'il vaut bien mieux diſſimuler l'ou-

trage que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le Comte de Leceſtre, de demander raiſon de l'injuſtice qu'on vous a faite à vous-meſme. On veut que vous diſiez à Elizabeth, *que la Virginité eſtoit la plus douteuſe de toutes ſes qualitez*; & en meſme temps on veut que vous vous plaigniez de

ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas estre trop poly pour un Prince, ny trop délicat pour un Amant. Ah ! s'écria une Précieuse nouvellement morte, soupçonner Elizabeth de quelques actions indécentes ! Cela se peut-il ; Elizabeth ne trouvoit rien de plus joly que *de former des desseins de faire des préparatifs, & de n'executer point*. Eli-

zabeth faiſoit peut-être quelque pas dans le païs de Tendre ; mais aſſurément elle ſe gardoit bien d'aller juſqu'au bout. Et n'eſt-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable, *Ce qu'on obtient, vaut toûjours moins qu'il ne valoit quand on ne faiſoit que l'eſperer, & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité qu'il n'y ait de la perte ?*

Que vous eſtes peu délicate, interrompit Smindiride qui ne vaut guére mieux qu'une Précieuſe! Vous croyez que l'imagination augmente les plaiſirs, c'eſt tout le contraire. *Hélas! que les Hommes ſont à plaindre! leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agreables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.* Vous eſtes

fou, dit un gros Hollandois ſi vous vous plaignez de la condition naturelle des Hommes, & du peu de choſes agreables qu'elle leur fournit. Ce ſont les plaiſirs ſimples, & communs qui ſont les plus doux. Sçavez-vous combien Elizabeth fut flatée de cette expreſſion à la Hollandoiſe, dont je me ſervis pour la loüer? Je n'eſtois

point un Homme qui raffinaſt beaucoup ſur les plaiſirs; je ne ſçavois ſur cette matiere-là que ce que tout le monde y ſçait? cependant la Reyne d'Angleterre fut contente de ma ſcience, & à mon départ j'eus un beau Préſent,

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon en s'adreſſant à la Précieuſe qui avoit parlé, que

ce gros Garçon-là n'ait tiré la Reyne hors de ſes plaiſirs d'imagination. Il a bien la mine ..... Taiſez-vous, Pluton tout en colere. La teſte me tourne. Je ne ſçay plus où j'en ſuis. Je ne ſçay plus dequoy il eſt queſtion. Je n'entens rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entens rien non plus au caractere d'Elizabeth. Elizabeth ne veut que

des preparatifs, & des chimeres, & des eſpérances. Et puis voila Elizabeth qui a des gouſts plus ſolides avec le Hollandois. On reproche à cette Perſonne, qui ne veut jamais de réalité, que ſa Virginité eſt fort douteuſe, & puis malgré cela on voudroit l'avoir épouſée. On dit que les plaiſirs ſont dans l'imagination; on dit qu'ils n'y

ſont pas, on dit qu'il faut raffiner & chimériſer ſur les plaiſirs; on dit que les plus ſimples & les plus communs ſont les meilleurs. Qui me tirera de tout cet embaras-là?

Ce ne ſera pas moy, répondit Eaque. Ny moy non plus, dit Rhadamante! nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels qu à vuider les différens

de tous ces Diſcoureurs que vous avez fait venir icy, & qui ne conviennent jamais de rien ny les uns avec les autres, ny avec eux-meſmes. Hé-bien, reprit bruſquement Pluton, puis que vous ne ſçavez tous deux par où en prendre, j'ordonne

Que le Duc d'Alençon, Elizabeth d'Angleterre, Smindiride,

& le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un meſme Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entre dans l'aſſemblée. On voyoit bien à ſon air qu'il aportoit quelques nouvelles; & en effet, ſi-toſt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de deſſus la Terre,

& que les Vivans luy avoient donné une commiſſion dont il vouloit s'aquitter. Cette commiſſion eſtoit une Lettre pour les Morts dont ils l'avoient chargé, & il la lût tout haut en ces termes :

LETTRE

DES VIVANS AUX MORTS.

Tres-honorez Morts,

Il court parmy-nous des Dialogues que l'on a mis ſous voſtre nom, parce qu'on y a traité des matieres ſi importantes que des Vivans n'euſſent pas pû avoir enſemble de ces ſortes d'entretiens. eux qui ne diſent que des choſes

choses inutiles. Nous avons éxaminé fort sérieusement de quoy nous estions capables ; & avec tout le respect que nous vous devons ; nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires, nous en dirions bien autant, que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas paru si sublimes, que nous désesperassions d'y pou-

voir atteindre. Les Femmes particulierement croyent qu'on peut eſtre pleine de vie & de ſanté, & avoir autant d'eſprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnés Sorel & Roxelane. Elles ſe tiennent offenſées de ce qu'on s'eſt cru obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les diſcours qu'elles tiennent.

Ce neſt pas que ces diſcours paroiſſent inutiles aux Femmes d'icy-haut au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon ſur ſon intrigue avec Enée, peut eſtre d'une grande conſolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit; que les Hiſtoires d'Agnés Sorel & de Roxelane, ſont fort propres à perſuader aux

Femmes qu'elles ſont nées pour avoir un empire abſolu ſur leurs Amans & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle maniere elles doivent exercer leur imagination, ſur les ſujets qui leur conviennent; mais enfin elles ſont ſi convaincuës de leur eſprit, qu'elles ne trouvent point tout cela au deſſus de leur portée.

Nous vous prions donc, Tres-honorez Morts; de ſouffrir que nous ayons icy haut des Converſations auſſi ſpirituelles & auſſi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes, ce qui ne ſera aſſurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lû cette

Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juste par tout les Morts, & aussi-tôt Pluton déclara

Qu'il ne seroit point besoin d'estre Mort, pour dire des choses aussi pleines de Morale, & de raisonnemens, que celles qui se disent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'opposer à cet Arrest.

Elle repréſenta que ſi elle eût eſté vivante, elle n'auroit jamais dit que, *quand on veut qu'un Sexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux gouſter la victoire à celuy qui la doit remporter, mais non pas aſſez pour la remporter luy-meſme, & qu'il doit n'eſtre ny ſi foible qu'il ſe rendre d'abord, ny ſi fort qu'il ne ſe rende*

jamais; qu'il y avoit dans ce raisonnement un fond de Logique, & une certaine combinaison méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas esté capable; que si l'on vouloit bien penétrer dans la profondeur de cette pensée, il sembleroit qu'on auroit tenu des Etats du Genre-humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou se dé-

fendre, & qu'aprés une mûre délibération de Philoſophes qui auroient examiné la Queſtion ſelon leurs regles, on auroit donné le party d'attaquer aux Hommes, & celuy de ſe deffendre aux Femmes; que c'eſtoit-la ce qui s'appelloit traiter les matieres ſolidement; que cette ſolidité eſtoit d'autant plus admirable, que les matieres eſtoient ga-

lantes, & qu'enfin il eſtoit bien ſeûr que des Femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'éfleurer les choſes légérement, & y répandre des agrémens fort ſuperficiels.

Si-toſt qu'elle eut ceſſé de parler, Petrarque ſe montra, & dit que depuis les Nouveaux Dialogues Laure eſtoit gaſtée; qu aupa-

ravant elle avoit eu l'eſprit raiſonnable, mais qu'elle vouloit préſentement faire des Diſſertations ſur tout; que ſa nouvelle folie eſtoit d'apronfondir toûjours les matieres, & de les traiter méthodiquement; que quand il croyoit luy dire quelque choſe de galant, & d'agréable, il trouvoit une Raiſonneuſe qui ſe mettoit à argumenter

contre luy ; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle ; que de plus, il n'eſtoit point content qu'elle s'accoutumaſt avec Sapho, qui eſtoit une trés-dangereuſe compagnie ; que veritablement Laure avoit pris le bon party, en ſoûtenant que c'eſtoit aux Hommes à attaquer, & aux Femmes à ſe défendre ; mais qu'il craignoit qu'à la longue

elle ne perdiſt les bons ſentimens où elle eſtoit encore, & qu'il ne luy priſt envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Loüis XII. Roy de France, & le Duc de Suffolc, ſe joignirent à Petrarque, & firent d'Anne de Bretagne, & de Marie d'Angleterre les meſmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient

pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions generales. Elles avoient enſemble de longues converſations où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que des Sentences, & il n'eſtoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fuſt

de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſouffrir Loüis XII. pendant ſa vie, quoy qu'elle euſt quelque fois l'humeur aſſez aigre & aſſez difficile; & le Duc de Suffolc avoit encore eſté plus content de Marie d'Angleterre, du temps qu'ils eſtoient mariez enſemble, quoy que l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie

donnast toûjours de justes appréhensions à un Mary.

Pluton pour remedier à ces désordres, défendit,

Que l'on fist les Femmes si grandes raisonneuses, de peur des consequences.

Aprés cela on vit Hervé qui venoit accuser Charles V. devant Pluton

Pluton, ſur ce que cet Empereur refuſoit de répondre à une Queſtion d'Anatomie qu'il luy faiſoit. Je luy demande, diſoit Hervé, un petit éclairciſſement ſur les Veines lactées & ſur les Anaſtomoſes, & il ne me le veut pas donner. Auſſi-toſt tous ces Morts ſe mirent à dire, il faut qu'Hervé ſoit fou. Faire des Queſtions d'Anatomie à Charles V.

Charles V. eſt-il Chirurgien? Hé quoy, leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles V. parle à Eraſme comme un Docteur, ſur les Fibres, & ſur la conformation du cerveau, en quoy il prétend que l'eſprit conſiſte? Il ſçait que l'Anatomie la plus délicate ne ſçauroit appercevoir cette diférence d'organes, qui fait la diférence

des genies, & aprés cela il ne voudra pas répondre à mes Questions ?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dust sçavoir l'Anatomie ? Hé ! qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues ?

Ce que j'y dis d'Anatomie n'eſt rien du tout, répondit Charles V. ou du moins ce n'eſt rien que tout le monde ne ſçache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une maniere qui ſent tout à fait ſon Phyſicien de profeſſion; c'eſt-là ce qui m'a mis en erreur. Hé-bien, dit Charles V. eſt-il défendu à un grand Prince de

ſçavoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé; mais il luy eſt défendu de s'en ſervir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choſes, & laiſſe les termes aux Sçavans, & qu'il ne paroiſſe pas avoir appris ce qu'il ſçait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna,

Que Charles V ne parleroit plus si sçavamment de Physique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je sçav bien, ajoûta le Roy des Enfers, qu'il y a encore une certaine Berénice, qui est un peu Grammairienne pour une Reyne. Elle parle *d'une mort grammaticale des noms*, & de

l'embaras que ces noms donnent aux Sçavans dés qu'il y a quelques Lettres changées; je ne conçois pas trop bien où une Femme, & une Princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en fasse pas trop de mystere; mais laissons-la en repos, il faut finir, elle sera comprise dans l'Arrest de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé ſe préſenta encore une fois, & dit qu'il s'eſtoit plaint que Charles V. qui eſtoit Empereur, raiſonnoit trop bien ſur la Phyſique, & que préſentement, il ſe plaignoit qu'Eraſiſtrate qui eſtoit Medecin ne raiſonnoit pas aſſez bien ſur la Medecine. J'ay découvert la circulation du ſang, diſoit Hervé, & Eraſiſtrate marque aſ-

ſez

ſez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoy, à voſtre avis ? C'eſt que ſans ſçavoir que le ſang circulaſt, il a guéry le Prince Antiochus de ſa fiévre-quarte, par un moyen, à la verité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une regle de Medecine. Car, je vous prie, établira-t-on que quand un Medecin aura un Malade

à guérir de la fiévre, il ſera paſſer devant luy toutes les Femmes de ſa connoiſſance, luy tiendra le poulx pendant ce temps-là, remarquera celle dont la veuë redoublera l'émotion de ſon poulx, & enſuite ira négocier, pour faire obtenir à ſon Malade cette Femme dont il ſera amoureux? Cependant Eraſiſtrate tient que la connoiſſan-

ce de la circulation du ſang n'eſt pas néceſſaire, parce qu'effectivement elle ne l'eſtoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſçavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'eſt-ce-pas là une belle conſéquence ? Si c'eſt ainſi qu'il raiſonnoit du temps qu'il exerçoit la Medecine là-haut, ô que vous eſtes en grand nombre, Morts, qu'il

a envoyez en ces Lieux!

La fin de cette Harangue fut ſuivie d'un éclat de rire. Eraſiſtrate voulut répondre; mais Pluton qui ne crût pas que ſa réponſe pût eſtre bonne, ne luy en donna pas le loiſir, & prononça bruſquement,

Qu'Eraſiſtrate, quoy qu'il eût guéry Antiochus, ſeroit obligé à reſpecter la circulation du ſang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroiſſoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis ſe retiroit ; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, luy dit, Qu'avez-vous ? Voulez-vous parler ? J'en aurois bien envie, répondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honneſtement.

On me fait *accoucher* dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité que j'en ay honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette ſage-Femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les Hommes d'apreſent. Il me dit d'abord, pour m'attra-

per, avec cet air que vous luy connoiſſez, que de ſon temps les choſes alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raiſonnable, & qu'il avoit crû que les Hommes profiteroient de l'experience de tant d'années. Moy qui ne me ſouviens plus de ce que j'ay entrepris de ſoûtenir, je luy répons *Que les Hommes ne ſont*

point d'experiences ; parce que dans tous les ſiécles ils ont les meſmes panchants, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir, & qu'ainſi par tout où il y a des Hommes, il y a des ſottiſes, & les meſmes ſottiſes. Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte, *Et ſur ce pied-la comment voudriez-vous que les ſiécles de l'Antiquité euſ-*

ſent mieux valu que le ſiécle d'aujourd'huy ? La verité eſt qu'aprés ce que j'ay dit, je n'ay rien à luy répondre; je ſuis pris, & j'accouche ſottement. Je vous aſſure que ſi j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma ſage-Femme; car moy qui prétens que les Siécles ayent dégénéré, puis-je dire auſſi-toſt *Que tous les Hommes ont les*

mesmes panchants ; que partout où il y a des Hommes, il y a les mêmes sottises ? J'avouë que je me suis vanté dans mes Essais de n'avoir guére de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le croy-bien ; un autre moins habile que luy, auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite

devoit eſtre un peu plus difficile ; ne fuſt-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéreſſer dans vos plaintes, dit ce Philoſophe moqueur, je ſuis trés-content de ce Dialogue, il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma loüange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour

les Anciens que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il eſt fort changé, & que je ne le reconnoiſtrois pas. Moy qui ay lû dans voſtre ame, & qui veux vous ſurprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ay devinée; je vous dis *Que je ſuis ravy de ce que vous*

m'apprenez que je m'étois toûjours bien douté que le monde deviendroit meilleur, & plus sage qu'il n'estoit de mon temps; car puisque ce n'est pas la mon sentiment, je ne puis avoir d'autre dessein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité opposée à celle où vous estiez, & de commencer déja à combatre vostre pensée. Mais

n'eſt-ce pas eſtre bien habile, que de la ſçavoir avant que vous me l'ayez dite ? Dans les Dialogues où Pluton me fait parler, je ne refuſe aucunes opinions, que je ne les aye fait répéter je ne ſçay combien de fois, & en je ne ſçay combien de manieres à ceux qui les ſoûtiennent; mais dans ces Nouveaux Dialogues-cy, j'ay bien plus

d'eſprit, je devine ce que j'ay à réfuter. Roy des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez-bien le langage de Socrate, c'eſt ainſi qu'il fait la Critique de noſtre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toûjours ſur le meſme ton; je ne fais point de Critique. L'Auteur m'a fait Prophete, il eſt vray, mais aſſurément c'eſt à cauſe de ce Dé-

mon familier que j'avois.

Pluton qui prit la chose sérieusement, ordonna,

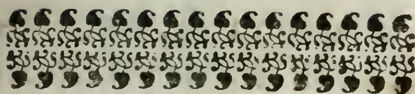
Que Socrate ne se serviroit point dans les disputes de son Démon familier, pour deviner les pensées des autres; & que Montagne n'accoucheroit plus si facilement.

Il

Il y avoit encore quelques Morts qui ſe préparoient à parler, lors que Caron entra dans l'Aſſemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il aportoit quelque Nouvelle importante. Ce n'eſt pas fait, dit-il d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne ſommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voicy une Seconde Partie que

j'ay ſurpriſe à un Mort que je paſſois dans ma Barque, & qui s'en eſtoit chargé.

Auſſi-toſt ce fut un bruit incroyable dans l'Aſſemblée. Tous les Morts ſe jetterent ſur Caron, luy arracherent le Livre, & ſortirent auſſi-toſt pour l'aller lire tous enſemble, ſans ſonger qu'ils manquoient de reſpect pour Pluton, qu'ils laiſſoient-la ſeul ſur ſon Trône.



JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.



IL s'amaſſa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en fou-

le au nom de cette Seconde Partie; chacun vouloit ſçavoir s'il n'y eſtoit point intereſſé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui puſt la lire à une Aſſemblée ſi nombreuſe? car il falloit ſatisfaire l'impatience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fût choiſy pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix ſi bonne, qu'il ſe faiſoit

entendre de toute une Armée. D'abord quand il nomma Heroſtrate, & Demétrius de Phalere, on remarqua la joye de Demétrius qui s'attendoit bien à eſtre loüé, ſur l'Art qu'il avoit eu d'accorder enſemble la politique & la Philoſophie, & ſur ce qu'il avoit eſté également propre aux Spéculations du Cabinet, & aux ſoins du Gouver-

nement. Au contraire, l'infâme Heroſtrate baiſſa la teſte, & tacha de ſe cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne luy fiſt ſon Procés ſur l'embraſement du Temple d'Ephéſe, avec toute la rigueur qu'il meritoit? mais il reprit un peu courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choſes ne tournoient

point ſi mal pour luy. Enſuite il fut ſurpris de l'entendre raiſonner ſi ſubtilement, que Démétrius ne ſçavoit que luy répondre, & luy-meſme il ne ſçavoit qu'en croire. A là fin il fut ravy d'étonnement & de joye, quand il reconnut certainement qu'il eſtoit le Héros du Dialogue? que l'action qu'il croyoit qu'on luy duſt reprocher, y eſtoit

couronnée, & que Démétrius eſtoit confondu.

Le pauvre Démétrius ne pouvoit auſſi revenir de ſon étonnement. Il avoit tant de honte de voir ſes eſpérances trompées, & il ſe trouvoit ſi peu d'eſprit dans ce Dialogue en comparaiſon d'Heroſtrate, qu'il ne pût, ny n'oſa jamais dire une parole. Les Morts rioient en

eux-

eux-mesmes du trouble, & de l'embaras où il estoit ? car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue, ils jetterent tous les yeux sur Pauline, qui parut assez interdite. On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les Sages à qui elle

avoit oüy dire, *Qu'une Femme devoit aider elle-meſme à ſe tromper pour goûter quelques plaiſirs, & qu'il ne falloit point qu'elle examinaſt trop la divinité d'un Amant, qui dans le deſſein de la ſurprendre, ſe vouloit faire paſſer pour un Dieu.* La plûpart des Mortes diſoient qu'elles auroient eſté volontiers à l'école de ces Sages-là,

ſi elles les euſſent connus, & que les Femmes n'auroient plus tant d'averſion pour la Philoſophie, ſi elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embaraſſé, que les Amans, fidelles n'eſtoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans; & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des Femmes ſcru-

ſent qu'on auroit pour elle une conſtance éternelle ; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'eſtoit la meſme choſe que ſi elle eût eſté aſſez dupe pour compter ſur la fidelité d'un Amant.

Toutes les Mortes generalement ſe récrierent là-deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'eſtoient flat-

tées qu'on les duſt aimer fidellement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſottiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline, qui eſtoit malhûreuſement engagée à ſoûtenir que les Amans fidelles eſtoient extrémement rares, s'embaraſſa dans une définition de la fidelité, dont elle eut bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit aucun cas des

ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préference entiere qu'on donne à ſa Maiſtreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, quoi qu'il y ait quantité de Femmes qui s'en contenteroient n'eſtoit rien; il falloit, pour eſtre fidelle, tenir bon contre le temps & contre les faveurs; mais toute l'Aſſemblée convint que Pauline devoit eſtre réduite à une étrange ex-

trémité. pour avoir recours à une définition si chimerique; & on luy demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore assez de peine à s'acquiter de ce qu'elle ne comptoit presque pour rien.

Je croy que les Femmes vivantes seroient de mesme avis que les

Mortes. Il neſt point beſoin que par des idées de fidelité rigoureuſe, on mette les Amans en droit de ne ſonger point du tout à eſtre fidelles? & tout ce que dit Pauline ſur cette matiere-là, eſt de ces choſes qui ne peuvent eſtre receuës ny en ce monde, ny en l'autre.

Pour Callirhée, quoy qu'elle fuſt dans le même cas que Pauline, on

ne la traita pas avec la même rigueur, C'estoit une bonne Innocente qui avoüoit la chose comme elle s'estoit passée, qui n'entendoit finesse à rien, & qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est d'ordinaire disposé plus favorablement pour ces sortes de Gens-là, que pour de faux beaux Es-

prits. Elizabeth d'Angleterre fut la ſeule qui voulut attaquer Callirhée. Cette Reyne fort contente d'avoir dit *Que les plaiſirs eſtoient des Terres marécageuſes, ſur leſquelles il falloit courir fort legerement, ſans y arreſter le pied*, reprocha fiérement à Callirhée que c'eſtoit eſtre bien hardie que d'oſer dire aprés cela, *Que les choſes du monde les*

plus agreables ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient plus guerre, ſi l'on y faiſoit une reflexion un peu ſerieuſe; que les plaiſirs neſtoient pas faits pour eſtre examinez à la rigueur, & qu'on eſtoit tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes, ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile. Callirhée

qui eſtoit ſimple & timide, noſa répondre à Elizabeth; & peut-eſtre qu'une autre qu'elle, euſt eſté bien embaraſſée à ſe juſtifier.

Candaule parut à cette grande Aſſemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun reſſentiment contre Gigés qui luy a oſté ſa Femme qu'il aimoit ſi tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas

ſujet de hair; il tâche ſeulement à deviner pourquoy Gigés l'a tüé. Pourveu qu'il puiſſe prouver qu'il n'a point tant de tort d'avoir voulu faire voir ſa Femme dans le Bain à ce perfide Favory, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imaginant que c'eſt une neceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſupoſant qu'un Em-

pereur fut fortfâché, parce qu'un Roy captif cria, *ſotiſe*, *ſotiſe*. D'un autre coté, on trouva Gigés bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roy, & de ne luy vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flatent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigés, quand on luy entendit dire, *Que la Nature a ſi bien*

étably le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au merite; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelque autre cœur, & que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celuy ſur qui il tombe. Quoy, diſoient les Morts qui avoient été galants pendant leur vie, Giſés a-t-il entre-

pris de décrier l'amour, & d'en dégoûter tout le monde, Pourquoy ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'eſtre diſtinguez ? Trouveroit-on quelque choſe de ſi doux á eſtre aimé, ſi on croyoit ne l'eſtre que par une certaine neceſſité de là Nature qui a voulu qu'on aimaſt ? On ne pourroit donc point ſe flater de rien devoir à ſes

ſes ſoins, à ſa fidelité, à ſon propre merite; Et que devient l'amour ? Quand l'idée que Gigés en donne ſeroit ſolide, elle ſeroit du moins trop dure. On n'a point beſoin de veritez deſagréables.

Ah! s'ecria Elizabeth d'Angleterre , *Si l'on oſtoit les chimeres aux Hommes quel plaiſir leur reſteroit-il?* Qu'ay-je fait à Gigés, pour l'o-

bliger à pratiquer le contraire de mes maximes? Eſt-ce pour me contredire, qu'il veut deſabuſer les Hommes des plus agreables chimeres de l'amour? Tout-á-l'heure Pauline nous donnoit une idée ſi ſublime de la fidelité, que perſonne n'y euſt pû parvenir; & voicy préſentement Gigés qui nous donne une idée de l'amour ſi mépriſable,

que je ne ſçay ſi perſonne voudroit s'abaiſſer jusqu'à eſtre amoureux.

Quelle fut la ſurpriſe d'Homere, lors qu'il ſe vit intéreſſé dans le Dialogue d'Hélene & de Fulvie! Ce Prince des Poëtes ſe plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, diſoit-il tout en

colere ? Toûjours des plaiſanteries ſur moy? Suis-je le ſeul aux dé pens de qui on puiſſe divertir le Public? Se fait-on preſentement un honneur de m'inſulter ? Faut il dire du mal de moy pour eſtre bel eſprit? A-t-on mis la réputation à ce prix la ? Mais encore quel eſt l'endroit que l'on attaque ? Ceſt peut-eſtre l'endroit le plus judi-

cieux de mes deux Poëmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un Combat qui a esté fort long, & fort opiniâtre. Les avis se partagent, on commence à s'échaufer de part & d'autre; mais comme il n'est pas temps alors de s'amuser à contester, & que des Gens qui reviennent de la Bataille tout fatiguez, ne s'ac-

cõmoderoient pas d'un Conſeil qui dureroit trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille ſouper, mais que l'on ſe retire chez ſoy, qu'on prenne le repos dont on a beſoin, & qu'on répare ſes forces; car ce ſont deux choſes diférentes que d'ordonner qu'on aille ſouper, ou que l'on aille réparer

ſes forces, & prendre du repos. L'Autheur qui a affecté la premiere expreſſion, n'euſt pas voulu employer la ſeconde. Les termes ne ſont pas indiférens à ces Meſſieurs qui veulent plaiſanter ? & ſouvent qui leur en changeroit un ſeul, feroit grand tort aux traits les plus ſpirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper

un mot, qui ſera devenu bas par l'uſage populaire, pour eſtre en droit de badiner ſur la divine Iliade? La réputation d'Homere ne ſçauroit-elle le garantir de ces ſortes d'inſultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts ſe mirent de ſon party, & Fulvie fut obligée à deſavoüer ce qu'on luy faiſoit dire.

Quand Stentor prononça

nonça les noms de Parménisque & de Théocrite de Chio, tous les Morts se regarderent l'un l'autre. Ces noms leur estoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtez, pour voir si Théocrite de Chio & Parménisque ne se montroient point. Comme on ne les voyoit point paroistre, Stentor cria encore plusieurs fois, *Parménisque & Théo-*

crite de Chio, & fit retentir tous les Echos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir, tous deux hors d'haleine. Ils ne s'eſtoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dialogues, & avoient négligé de ſe trouver à l'Aſſemblée. Dés que Théocrite entendit ſon Hiſtoire, il s'écria, Ah, faloit-il que cet Autheur me tiraſt de l'obſcurité

où j'eſtois pour faire revivre une déteſtable pointe que j'eſperois que l'on auroit oubliée ? Quel plaiſir prend-il à rouvrir mes playes, à me faire ſouvenir, & à faire ſouvenir les autres que j'ay eſté un mauvais plaiſant, & qu'il m'en a coûté la vie ? Eſtoit-il beſoin qu'il euſt recours à moy, pour orner ſon Livre d'une froide plaiſante-

rie; Il en eut ſi bien trouvé quelqu'un de luy-meſme, s'il euſt voulu.

Parméniſque parut ſi ſublime, & ſi élevé ſur la fin de ſon Dialogue, qu'on luy demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainſi, & ſi les Oracles qui s'y entendoient, eſtoient de ce ſtile. Il avoüa de bonne foy qu'il n'entendoit

point ce qu'on luy faiſoit dire, & pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, & Parméniſque y trouvant encore plus d'obſcurité que la prémiere fois, demanda du temps pour y penſer. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Autheur n'a pas eſté que l'on m'entendiſt, car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'enten-

dre, Morts aprenez-y garde. L'Autheur s'en vangera par la peine que vous aurez à déchifrer mes Sentences Enigmatiques. On luy demanda pourquoy cette obſcurité auroit eſté affectée par l'Autheur, & Parméniſque répondit; Il a mis les Morts dans ſes Dialogues pour y parler; & parler, c'eſt ne ſçavoir ce qu'on dit la plûpart du temps.

Quand nous découvrons le peu de ſolidité de ce qu'il nous débite, & de ce qui nous ébloüit quelques fois, nous arrachons à l'Autheur ſon ſecret. On devient ſage, & on ne l'admire plus; on penſe, & on n'eſt plus ſa dupe; voila ce que l'Autheur ne trouve pas bon. Pour moy, dûſſay-je me mettre mal avec luy, je m'en vais travailler à pénétrer

dans ses pensées. Je sçay bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus sombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie seulement, Morts, que si quelqu'un d'entre vous entend plûtost que moy cette belle phrase, *Il y a une raison qui nous met au dessus de tout par les pensées, il y en a une autre qui nous*

ramene ensuite à tout par les actions, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-dessus il y eut un Mort malicieux qui dit à Parmenisque ; Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase-là ; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans vostre bou-

che, c'eſt celle-cy. *Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils ſont faits pour eſtre ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant; mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage.* J'aurois bien envie de ſçavoir, continua-t-il, pourquoy cette pauvre Déeſſe eſtoit ſi ridicule.

Elle eſtoit de bois & mal faite. Eſt-cela tant de quoy rire ? Il falloit que vous ne fuſſiez pas ſi mélancolique. Je ne plains point les Gens chagrins, à qui une Latone de bois ſuffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de ſottiſes des Hommes ? C'eſt qu'ils ſont faits pour eſtre ridicules, & il n'eſt

pas étonnant qu'ils le ſoient. Et eſt-il eſſentiel à la Déeſſe Latone que ſes Statuës ſoient de Marbre, & d'un travail excellent? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque choſe contre la nature d'une Divinité, & qu'elle ſe met à eſtre ridicule; Parméniſque promit qu'il ſongeroit

à cette difficulté aussi-bien qu'aux autres, & prit congé de l'Assemblée.

Peu de temps aprés il y eut une grosse querelle entre l'Imperatrice Faustine, & la Sultane Roxelane. Celle-cy trouvoit fort mauvais que Faustine entreprist de soûtenir, *Que les Hommes exercent leur domination sur les Femmes, mesme en a-*

mour; que quoy que l'empire dût estre également partagé entre l'Amant & la Maistresse, il passoit toûjours de l'un ou de l'autre côté, & presque toûjours du côté de l'Amant. Je voy bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus, ny de mon Histoire, ny de la hardiesse avec laquelle j'ay promis *de gouverner toûjours à ma fan-*

taiſie l'Homme du monde le plus impérieux, pourvû que j'eûſſe beaucoup d'eſprit aſſez de beauté, & peu d'amour. J'avois établi la gloire de toutes les Femmes, & Fauſtine la vient détruire. Et qui croiroit que Fauſtine dût mettre ſi haut le pouvoir des hommes, elle qui a toûjours fait de ſon Mary tout ce qu'elle a voulu? elle qui a eu tant de

pouvoir ſur luy, qu'elle en avoit honte; elle qui eſt ſi imperieuſe, que preſentement meſme *elle voudroit qu'il ne fuſt point de Maris*; Eſt-ce à elle à ſe plaindre que les Hommes uſurpent la domination ſur les Femmes?

Fauſtine ne demeura point ſans réplique. Elle ſe mit à déclamer contre les Hommes avec tant d'emportement,

que les Femmes elles-mesmes la desavoüérent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reconnuë pour ce qu'elle estoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faisoit convenir de la nécessité qu'il y a que les Femmes soient gouvernées, & se plaindre en mesme temps de ce

qu'elles le ſont; vrays diſcours d'une teſte bien mal réglée. La diſpute s'échaufa entre ces deux Femmes, comme il devoit arriver naturellement, & à la fin ce fut une confuſion étrange entre toutes les Mortes. Les unes ſe plaignent d'avoir été tyranniſées par les Hommes; les autres ſe loüoient de la facilié avec laquelle

leurs Amans s'estoient laissé conduire par elles. Si l'Autheur des Dialogues eust esté là, il se fust trouvé bien embarassé. Il eust falu qu'il eust tâché d'accorder Faustine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle; & cela n'eust pas esté trop aisé, ou il eust esté réduit à décider en faveur de l'une des deux; & c'eust esté décider contre luy.

mesme. Une si grande affaire ne se fust pas terminée sans beaucoup de peine, si on eust voulu la terminer par un Jugement régulier; mais les Morts ennuyez de cette dispute, qui prenoit le train de ne point finir, chassérent hors de l'Assemblée Roxelane & Faustine, & les envoyérent vuider ailleurs leurs differens.

Stentor voulant con-

tinuer ſa lecture, nomma Seneque & Marot; & auſſi-toſt Seneque ſe montrant à tous ces Morts, Je n'ay point beſoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour ſçavoir ce qu'il contient. Puis que moy qui ſuis un Philoſophe tres ſérieux, & ſi je l'oſe dire, aſſez conſidérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin,

cela veut dire que le Poëte l'emporte bien pardeſſus moy. Je vous déclare que je me tiens dés-à-préſent pour vaincu; je céde tout lavantage à Marot, je ne ſuis pas aſſez témeraire pour le luy diſputer. A ces mots il ſe retira; mais Marot avec ſon air gay, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant, qu'il avoit trop d'envie de voir

comment on l'alloit ériger en Philoſophe, & qu'il ne le pouvoit abſolument deviner. Il ſe mit donc à écouter fort attentivement; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la conſtance avec laquelle il avoit ſoûtenu le manque de fortune, l'éxil, l'empriſonnement, & que c'eſtoit par là qu'il l'emportoit ſur Séneque, ſur Chri-

ſippe, ſur Zénon, & ſur tous les Stoïciens, Ah ! par le Stix, s'écria-t-il, cet Autheur des Dialogues eſt brave Homme, il ſçait bien trouver le mérite des Gens. Je ne me connoiſſois point encore celuy qu'il me donne ? je n'avois pas fait réflexion que j'avois receu tous mes malheurs avec beaucoup de Philoſophie.

Je

Je ſuis auſſi ſurpris que vous de voſtre nouveau caractere, répondit un Mort de la Cour de François I. On n'eût pas prévû que vous deviez titer tant de gloire d'un éxil & d'un empriſonnement que vous aviez bien méritez par voſtre conduite, & par un certain libertinage qui.... Ne parlons point de cela, interrompit bruſquement Marot ;

ne faiſons point ſouvenir les Gens de ce qu'il ont oublié ; car apparemment puis qu'on fait de moy un Héros de Philoſophie, on ne ſçait plus mon hiſtoire. Voila comme les Jugemens de la Poſtérité ne ſont pas ſi redoutables qu'on penſe. La Poſtérité eſt bonne & bien intentionnée, & elle ne cherche qu'à dire du bien des Gens.

Morts qui m'avez ressemblé, consolez-vous. Un temps viendra qu'on fera des Dialogues où vous triompherez.

Mais quoy, dit fort sérieusement Lucilius, le grand Amy de Seneque, & son Disciple, d'où vient que cet Autheur se déclare toûjours contre la raison? Quelle inimitié y a-t-il entre la raison & luy? *On ne doit point*, à ce

qu'il prétend, *compter ſur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne merite point d'eſtime*. Et qu'eſt-ce donc qui en mérite? A quoy ſe fiera-t-on? Sur quoy comptera-t-on? La raiſon ſeule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles ceſſent de l'eſtre, dés qu'elles ne ſont que des effets du tempérament. Le mot même de Vertu enferme l'idée d'un ef-

fort que l'on fait pour s'attacher à ce qui eſt honneſte. On peut naturellement ſe porter vers les objets de Vertu, mais il faut s'y porter avec effort, pour eſtre vertueux. Depuis quand n'eſtime-t-on plus les bonnes qualitez qui ſont acquiſes à force de ſoins ? Socrate eſt donc des-honoré, pour avoir vaincu les mauvaiſes inclinations

qu'il avoit reçûës de la Nature, & pour n'avoir dû sa sagesse qu'à luy-mesme?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu sérieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le Dialogue d'Artémise & de Raymond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de Mortes qui avoient

esté fort coquettes, & qui ne sçavoient pas qu'Artémise fust des leurs. Elles furent charmées *de la comparaison du grand Oeuvre, & de la Fidelité conjugale*, mais elles ne laissérent pas de tomber d'accord qu'elle estoit outrée & qu'il n'y avoit aucune raison de soutenir que ces deux chosent fussent également impossibles. Franche-

ment, dit l'une d'entre elles, ſi la Fidélité Conjugale n'eſt pas auſſi impoſſible que le grand Oeuvre, elle a ſes difficultez, qui ſont preſque inſurmontables avec de certains Marys de méchante humeur, bourrus & imperieux. Pour moy, j'avoue que je ne me ſerois pas expoſée à toutes les avantures qui ont fait parler de moy, ſi le mien

euſt mérité, en continuant d'eſtre mon Amant, que j'euſſe pris ſoin de les éviter. Les Marys ſont des Gens inſuportables. Ils ne ſe contentent pas de n'avoir chez eux ny complaiſance ny galanterie ; ils courent les Belles par tout où ils peuvent s'en faire écouter ; & voila comment ils gaſtent les Femmes qui ſont portées natu-

rellement à la ſageſſe, & qui enragent d'eſtre forcées à ſe conſoler de leur perfidie, en ſuivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Mortes du caractere de celle qui débitoit ce raiſonnement, commencérent à luy applaudir, & trouvérent admirable l'excuſe qu'elle donnoit au déreglement qui avoit paru dans

leur conduite.

On ne fut point ſurpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée , que les ſens l'emportaſſent ſur la raiſon. Dans les principes de l'Auteur cela ne pouvoit manquer ; mais on fut étonné que Galilée euſt tant d'eſprit, & qu'on luy fiſt dire la plupart des bonnes choſes qui ſont dans ce Dialogue. Galilée

eſtoit un excellent Mathématicien, il avoit un génie rare pour la Philoſophie. C'eſt luy qui a, pour ainſi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel, par ſes Lunettes, & par l'uſage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude, que celle des bons morceaux. Il eſtoit entiérement enſevely dans

les plaiſirs groſſiers de la Table, & par conſéquent, diſoit-on, ſelon les régles que l'Autheur paroît avoir eſtablies, c'eſtoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue & le partage de Galilée eſtoit de n'avoir pas le ſens commun; car Galilée ne vaux pas mieux qu'Ariſtote; Apicius ne vaut guére moins qu'Anacréon; & on a

vû qu'Anacréon avoit bien plus d'eſprit qu'Ariſtote.

Tous les Morts redoublérent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecoſſe débiter tout leSiſtême de Platon ſur le Beau. Quelques-uns luy demandérent où elle en avoit tant appris ; & cette Princeſſe ſans s'embaraſſer trop, leur réponditque ce n'eſtoit

pas aſſurément dans les Livres, & qu'il faloit qu'elle euſt pris toute cette ſcience ſur les lévres de ce Sçavant qu'elle avoit baiſé; tant il y toûjours à profiter, diſoit-elle, avec les habiles Gens; mais Platon traita l'affaire plus ſérieuſement. Il proteſta contre tout ce qu'on luy faiſoit dire; il ſe plaignit qu'on euſt renverſé ſon caractere,

pour luy mettre dans la bouche tout ce qui eſtoit le plus oppoſé à ſes ſentimens. Marguerite d'Ecoſſe parle en Platonicienne, diſoit-il, Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Ecoſſe. Je ne ſuis pas dans ce Dialogue-là le Divin Platon, ou du moins je me ſuis bien humaniſé.

Là-deſſus Arqueanaſſe

naſſe de Colophon, qui eſtoit irrité contre luy à cauſe des Vers qu'il avoit faits ſur elle, & qui eſtoit encore de plus mauvaiſe humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on ſe ſouvenoit qu'elle avoit eſté vieille, ſoutint à Platon qu'il n'avoit point eſté ſi ſage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne luy avoit point fait

de tort, en le faiſant parler ſur l'amour d'une maniere aſſez libre, qu'il en avoit luy-même donné le droit à l'Autheur des Dialogues, en laiſſant à la Poſtérité de méchans petits Vers, fort indignes d'un Philoſophe de ſa réputation, & qu'elle eſtoit ravie qu'il en fût puny comme il l'eſtoit.

Platon répondit qu'il

eſtoit fort ſurprenant, qu'on aimaſt mieux juger de luy par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-eſtre faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philoſophie ſi ſérieux & ſi ſolides ; que ſur ces deux petites Epigrammes on le cruſt Galant, & qu'on ne le vouluſt pas croire Philoſophe ſur tous ſes Ouvrages de Philoſophie. Il ſe trouva

un Mort qui pour le consoler luy dit, qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractere; que comme sa maniere de s'expliquer estoit sublime, & quelque fois fort envelopée, on luy avoit assez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embaras de la pensée & du tour, il devoit estre assez content d'un certain endroit où il prétendoit

démeſler comment l'eſprit ne fait point de paſſions, mais ſeulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre Sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyoit que ſon nom fuſt oublié depuis longtemps, fut ravy de s'entendre nommer. Il ſe dreſſa ſur ſes pieds, &

ſe prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choiſy pour eſtre un Perſonnage; mais ſa joye fut bien rabatuë, quand il ne pût rien comprendre à tout ce qu'on luy faiſoit dire. Il avoüa qu'il ne ſçavoit ce que c'eſtoit que les Préjugez, & il crût que ce devoit eſtre quelque invention nouvelle, parce que

de ſon temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuſe, entendit un peu dequoy il eſtoit queſtion ; mais il ne laiſſa pas d'eſtre ſurpris qu'on ne luy euſt pas fait dire un mot de ſon métier, & qu'on l'euſt jetté dans une Métaphyſique fort abſtraite. On demanda s'il n'avoit pas été aſſez grand

Homme, pour pouvoir parler de tout autre chose que de Peinture & de Sculpture, que du moins c'estoit-là l'idée qu'on avoit euë de luy; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux sçû, c'estoit ces deux Arts; & qu'il se tireroit encore plus aisément de cette matiere-là, que des Préjugez. Je croy mesme, ajouta-t-il,

ta-t-il, que parce qu'on ſçait que je ne dois pas eſtre fort habile ſur les Préjugez, on a pris la liberté de me faire dire ſur cela quelque choſe qui n'eſt pas trop juſte. Straton me dit, *Qu'il faut conſerver les Préjugez de coûtume pour agir comme un autre Homme, & ſe défaire de ceux de l'eſprit pour penſer en Homme ſage?* & je répons bruſque-

ment, *Qu'il vaut mieux les conſerver tous. Je* n'entens pas bien ma réponſe. Ay-je voulu dire que le meilleur party eſtoit de conſerver tous les Préjugez, tant ceux de l'eſprit, que ceux de la coûtume? Mais il eſt toûjours bon de bannir ceux de l'eſprit, puis qu'ils font obſtacle à la découverte de toutes les veritez. Ay-je voulu dire

qu'il valoit mieux ne ſe pas défaire des Préjugez de l'eſprit, que de s'en défaire, & de conſerver en meſme temps ceux de la coûtume? Mais un ſage ſeroit un extravagant, s'il falloit qu'il ſe déſiſt des Préjugez de la coûtume, & qu'il ne fuſt pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me diſe donc ce que j'ay voulu dire. Je croy que ſi on

euſt mis en ma place quelque Philoſophe, on l'euſt fait parler avec plus de juſteſſe ; mais on a crû qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de ſi prés.

Stentor ſe préparoit à paſſer au Dialogue ſuivant, lors qu'il luy vint de la part de Pluton un ordre de quitter ſa lecture, & de luy apporter le Livre. Il obeït auſſi-toſt, & ſor-

tit de l'Aſſemblée. Tous les Morts dont le nom eſt inconnu (& c'eſt le plus grand nombre) furent extrémement fâchez de voir cette lecture finie. Ils ſe réjoüiſſoient aux dépens des Morts illuſtres qui eſtoient intéreſſez dans ces Dialogues. Ils eſtoient ravis de les y voir mal-traitez ; & pour eux, grace à leur obſcurité, ils ne crai-

gnoient rien. Ils étoient bien ſûrs que l'Autheur ne les attraperoit point dans les Hiſtoires, & qu'ils échaperoient à un Homme ſi dangereux. Ainſi durant que Stentor liſoit, ils étoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaiſirs.

Pluton s'estoit rendū aux priéres d'une infinité de Morts Modernes, qui avoient esté le conjurer qu'il ne souffrist pas qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils luy avoient répresenté, que du moins pour les Anciens, leur réputation estoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Mo-

dernes qui n'eſtoient pas ſi bien établis ; il eſtoit important qu'on ne priſt pas ſur leur chapitre des impreſſions deſavantageuſes, & que leur gloire qui ne faiſoit encore que de naiſtre, eſtoit trop foible pour réſiſter à toutes ſortes de plaiſanteries. Voila pour quoy Pluton envoya querir Stentor, & ſe ſaiſit de ſon Livre, dans le deſ-

ſein de ne laiſſer jamais voir à perſonne; mais comme Stentor eſtoit curieux, il en avoit lû le reſte en allant trouver Pluton, & cela fut cauſe que Pluton l'obligea au ſecret par les ſermens les plus redoutables qui ſe faſſent aux Enfers; mais à dire le vray, tous les ſermens des Enfers ne ſont pas grand'-choſe; les Morts ne craignent

rien.

Quel respect Stentor s'attira de tous les Modernes; Ils alloient luy faire la cour avec grand soin pour l'empêcher de parler, & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns qui convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient

point; mais Stentor qui ſe plaiſoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le ſilence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il luy ſoûtenoit tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues; mais le ſecret ne put durer fort long-temps.

Un jour David Riccio eut la hardieſſe de

ſoûtenir à Achille qu'ils avoient eſté tous deux Joüeurs de Lut ; mais avec cette diférence, qu'Achille s'étoit amuſé à en joüer, tandis qu'il eut eſté queſtion de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour luy il avoit quitté le Lut pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La diſpute alla ſi loin, que les Héros de l'Iliade qui en

furent avertis, vinrent fondre ſur David Riccio, dont l'inſolence leur donnoit en meſme temps de la ſurpriſe, & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoy qu'il ne ſoit Héros que par la force de ſes poulmons. Il ſe mit à crier d'un ton redoutable, & propre à ſe faire entendre par tout l'Enfer; Eſt-ce-là le téméraire qui oſe ſe

comparer à Achille? Je veux bien qu'il ſçache que quoy qu'il ait eſté Miniſtre d'Etat, on ſe ſouvient toûjours de ſon origine, & que dans les Nouveaux Dialogues, on luy donne un caractere auſſi bas qu'au plus miſérable Violon qui ait jamais eſté.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'eſtoit flaté qu'aprés ſes

avantures, & le rang qu'il avoit tenu dans le Monde, il ne pafferoit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé, & il ne luy fût jamais tombé en penſée, que malgré toutes les Entrepriſes ambitieuſes qu'il avoit faites, on le puſt dépeindre comme un Homme lâche & timide. Achille fut vangé par le trouble & par la confuſion de David Riccio;

& la Duchesse de Valentinois qui se trouva là présente, insulta encore á ce Malheureux, en disant qu'elle n'avoit jamais de joye plus sensible que quand elle voyoit rabattre l'orgueïl de ces sortes de Gens, à qui la fortune avoit fait oublier la bassesse de leur naissance, & qu'elle remercieroit volontiers, si elle pouvoit, l'Autheur des Dialogues,

Dialogues, de ce qu'il avoit mal-traité David Riccio.

Stentor ne put s'empeſcher de repliquer à la Ducheſſe? Et remerciriez-vous cet Autheur, s'il faiſoit rouler toute voſtre gloire ſur ce que vous avez eſté une vieille Coquette? Que voulez-vous dire, reprit-elle en changeant de viſage? Je veux dire, répondit

Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous diſputez à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie, & qu'enfin vous l'emportez ſur elle, parce que vous vous eſtes fait aimer toute Grand'Mere que vous eſtiez. Je me vante donc de mon âge, dit la Ducheſſe; Cela n'eſt point-du-tout naturel; les Femmes ne veulent point d'un mérite qui

ſoit fondé ſur les années. Voſtre Autheur ne connoiſt donc pas bien les Femmes, repondit Stentor, car il vous fait bien fiere de voſtre âge.

Moliere ne put laiſſer paſſer cette occaſion de plaiſanter ſur les Vieilles qui conſervent encore toutes leurs inclinations galantes, & ſur les ſoins que les Femmes pren-

nent pour tâcher de déguiſer leurs années. Il traita cette matiere ſi agréablement, que Stentor tout ſurpris de l'entendre, luy dit : Mais ce n'eſt point ainſi que vous parlez dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenez de certains diſcours de Philoſophie qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des diſcours de Philoſophie, s'écria Mo-

liere ! On ſe moque. Mon caractere eſt-il ſi peu connu, qu'on ne puiſſe pas me faire parler ſur des ſujets qui me conviennent ? Je ne ſçay répondit Stentor, mais enfin j'aimerois bien mieux vous entendre ſur ces Vieilles que vous nous dépeignez ſi plaiſamment, que ſur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelſe.

Ce fut ainſi que Stentor commença à divulguer le ſecret, & en ſuite il ne ſe contraignit plus du tout à le garder. Deſcartes apprit que luy, qui eſt le Pere des Tourbillons & de la Matiere ſubtile, il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faiſoit revenir en enfance : Juliette de Gonzague ſceut qu'elle diſoit à Soliman des cho-

ſes qui démentoient aſſez la pruderie dont elle ſe picquoit, & qu'elle luy faiſoit une certaine comparaiſon des Femmes & des Rivieres, qui donnoit à entendre qu'elle eut voulu voir autant de Païs que le Danube. Il n'y eut que Montézume qui fut content. Quand ce Roy de Méxique eut ſceu combien on le ſuppoſoit habile dans l'Hiſtoi-

re Grecque & Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucidide & Tite-Live. Aussi ne suivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roy des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lû les Dialogues, s'aviserent à l'exemple de ces derniers, de se plaindre aussi, & la foule fut aussi grande

grande chez Pluton qu'elle l'avoit esté la premiere fois. Il fut fâché de se voir engagé de nouveau à un examen si ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuser la justice à ses Sujets. Du moins il voulut pour éviter la confusion, que chacun mist ses plaintes par écrit? & quand il les eut reçeuës toutes, il fut assez étonné de

trouver parmy ce nombre une Requeste, dont voicy les termes.





A PLUTON
REQUESTE DES MORTS DESINTERESSEZ.

ROy des Enfers. Nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune maniere dans les Nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement ê-

chapez à l'Autheur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugez propres pour ses desseins; mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le sens commun, qui est blessé à ce qu'il nous paroist, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander justice.

Les belles ſont de tout Païs ? & les Roys meſmes, ny les Conquérans n'en ſont pas.

Eſt-ce que les belles ſont reconnuës par tout pour Belles, & que les Rois ni les Conquérans ne ſont pas reconnus par tout pour Rois ou pour Conquérans ? Mais qu'une Belle Chinoiſe vienne en Eu-

voir ſi on l'y trouvera belle avec ſon viſage plat, ſes petits yeux, & ſon nez large. Elle s'apercevra bien que les Belles ne ſont pas de tout Païs. Un Conquerant Chinois qui pourroit venir juſqu'en Europe, s'y feroit aſſurément bien mieux reconnoiſtre pour un Conquérant, ſi la fortune le favoriſoit; & Aléxandre luy-meſme, dont il eſt

question dans ce Dialogue ne fut-il pas la terreur des Indiens? Phriné ne leur eut pas plû. Un Grec sçavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs, mais une Grecque n'y eust pas sçeu si bien dõner de l'amour; les goûts pour la beauté sont diférens dans les Nations, mais dans toutes les Nations on cede au plus fort. Ainsi les Conqué-

rans ſont de tout Païs & les Belles n'en ſont pas.

Les vrayes loüanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroiſt pas trop juſte. Nous convenons que les loüanges qu'on arrache de la bouche de ſes Ennemis meſmes, ſont

de vrayes loüanges; mais ce ſont de vrayes loüanges auſſi, que celles qui ſont données par des Gens qui ne ſe font point tant de violence pour les donner. Il n'eſt point beſoin que ceux qui louënt, ne le faſſent qu'à regret. Titus que l'on avoit nommé les Délices du Genre-Humain, devoit-il donc n'eſtre point flaté de cette loüange, parce

que ses Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la meritast; & Attila estoit-il mieux loüé par ceux qui en l'appellant le Fleau de la colere Celeste, estoient bien fâchez d'estre réduits à le reconnoistre pour un grand Homme de Guerre ?

La nature agit toûjours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

C'est avec cette Sentence que Socrate prend congé de Montagne, mais Montagne ne devroit-il point l'arrester pour luy en demander l'explication? La Nature agit toûjours avec beaucoup de regles. *C'est à dire dans le sens de Socrate, & par raport à ce qui précede, que la Nature distribuë également dans tous les siecles, cette douzaine*

d'Hommes raisonnables qu'elle a à répandre par toute la Terre; Mais nous ne jugeons pas comme la Nature agit, *cela veut donc dire que nous ne jugeons pas également; que nous n'imitons pas dans nos jugemens cette égalité avec laquelle la Nature donne autant d'Hommes raisonnables à un siecle, qu'à un autre. Mais qu'est-ce que juger égale-*

ment? Qu'est-ce qu'imiter dans ses jugemens l'égalité que la Nature observe dans cette distribution? Tout cela est sauvé en apparence par le mot de regle qui est équivoque, & dont l'oreille se contente, mais l'esprit ne s'en contente pas, & du moment que cette expression est dévelopée, on s'aperçoit qu'on ne l'entend pas.

Lambition est aisée à

reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere, elle est inquiete, pleine de projets chimériques, elle va au-delà de ses souhaits, dés qu'ils sont accomplis.

Croiroit-on que ce fust par toutes ces qualitez que l'Autheur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour? Il faut que l'amour soit devenu

bien tranquille. Il euſt aiſement paſſé pour un Ouvrage de l'imagination du temps que nous étions Vivans, car il eſtoit inquiet, & plein de projets chimériques, & ne ſe contentoit preſque jamais. Nous croyons pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'autheur oppoſe l'amour à l'ambition, & aprés qu'il a dit bien du mal de l'am-

bition, nous remarquõs qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour estoit reconnu pour une passion si paisible, & douce, on n'eut pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle maniere devinstes - vous fou? D'une maniere fort raisonnable.

Nous

Nous conſentons à laiſſer paſſer cette pointe, pourveu que nous ne retrouvions pas au bout de dix lignes, Je fis des refléxions ſi judicieuſes, que j'en perdis le jugement.

Les Frenétiques ſont ſi foux, que le plus ſouvent ils ſe traitent de foux les uns les autres.

Si les Frénétiques ne

donnoient point d'autre marque de ſolie, nous n'aurions pas mauvaiſe opinion d'eux. Ce n'eſt point être fou que d'appeller ſoux ceux qui le ſont.

Voilà, Roy des Enfers, les endroits les plus conſidérables dont nous avons cru être obligez de nous plaindre par le ſeul interêt de la raiſon. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens

qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à reprendre dans les nouveaux Dialogues, mais nous n'avons point été de leurs avis. Les Critiques qui se font aux Enfers, doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses & non pas sur les mots; & de plus, comme l'Autheur change volontiers

ſes expreſſions d'une E-dition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne luy pas faire de grace ſur les penſées, puis que c'eſt ſur cela qu'il ne ſe corrige point. Nous attendons vos déciſions avec impatience, faites voir, grand Roy, que vous êtes l'Appollon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hipocrene.

Pluton répondit à cette Requeſte de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit ſeroit tenu pour bien critiqué; & ſur les plaintes des autres Morts, voicy les Reglemens qu'il fit de l'avis d'Eaque, & de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'Autheur des Dialogues dit d'Hérostrate, il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que des Amans fidelles ne passeroient point pour être aussi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'au-

tres raiſons pour juſtifier ſon Avanture.

III.

Qu'il ne ſeroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Marot reconnoîtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cedoit en tout à Seneque.

V.

Que Moliere ne parleroit point de Philoſophie, ny Deſcartes de Colin Maillard.

VI.

Que Montemuze ne ſçauroit à fonds que l'Hiſtoire de Méxique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Diologues plus deſprit

prit qu' Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'avantage de la dangereuse Chimie de Raymond Lulle.

IX.

Que Candaule ne seroit point d'une humeur si paisible, de peur qu'il ne donnast un mauvais exemple aux Maris, & que Gigés auroit des idées

plus nobles de l'a-mour.

X.

Que Fauſtine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Fauſtine.

XI.

Que Platon ne ſeroit point Galant, mais ſeulement Philoſophe.

XII.

Que la Ducheſſe

de Valentinois ſeroit diſpenſée de ſe vanter de ſon âge.

XIII.

Que Juliete de Gonzagues ſuprimeroit ſes Comparaiſons, ou avoüeroit qu'elle ne ſe fuſt point accommodée du Serail.

XIV.

Que David Riccio pouroit parler quand il voudroit en Miniſtre d'Etat, & ne

seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un Joüeur de Lut.

XV.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve de Lethé, pour luy faire perdre la mémoire de ses mauvaises Pointes, & que l'on donneroit un an à Parméniſque pour s'expliquer, auſſi-

bien qu'à Raphael d'Urbin.

Ces Reglemens furent publiez par tout l'Enfer, avec défenſe expreſſe à tous Morts de venir encore étourdir Pluton, ſur cette matiere, à moins que quelque Vivant ne s'aviſaſt de copier le Copiſte, par de Nouveaux Dialogues, qui méritaſſent d'eſtre critiquez,

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes Ordinaires de nôtre Hôtel, Grand'Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé le Sieur DE FONTENELLE, l'un des Quarante, tant de Nôtre Academie Françoise, que de Nôtre Academie Royale des Inscriptions, Secretaire de Nôtre Academie Royale des Sciences, Nous ayant fait exposer qu'il auroit cy devant donné au Public en vertu des Lettres de Privilege quelques Ouvrages de sa Composition lesquels ont esté bien reçûs, & dont il desireroit donner une Nouvelle Edition, s'il nous plaisoit luy accorder Nos Lettres de Privilege, par lesquelles il luy fût aussi permis de faire imprimer quelques autres Ouvrages qui n'ont pas encore esté publiez. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Sieur DE FONTENELLE de faire réimprimer tous ses Ouvrages cy-devant imprimez, & mesme de faire imprimer cy-aprés tous tous les autres Ouvrages de sa Composition en telle forme, marge, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, & de les faire vendre & débiter par tout Nôtre Royaume pendant le temps de *dix années consecutives*, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, contrefaire vendre ny débiter lesdits Ouvrages sous quelque

prétexte que ce puisse estre, même d'Impression Etrangere, sans le consentement par écrit dudit Exposant ou de ses ayans cause ; à peine de confiscation des Examplais contrefaits, de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte. Que l'Impression desdits Ouvrages sera faite dans Nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier, & en beau caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant de les exposer en vente il en sera mis de chacun deux Exemplaires dans Nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de Nôtre Château du Louvre, & un dans celle de Nôtre trés cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux coppies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires du Roy, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Ver-

failles le premier jour de Mars l'an de grace mil sept cent quatre, & de nôtre Regne le soixante-uniéme.

Par le Roy en son Conseil, LE COMTE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. CXL. p. 186. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust dernier. A Paris ce 17. Mars 1704. Signé P. EMERY, Syndic.